

COLLECTION ACCROCHICŒUR

HERVELYNE FAUVE

# Au-delà de la chair

*Liqueurs du corps*

Roman



Editions Ex-Aequo  
Edren militari

Hervelyne FAUVE

# **Au-delà de la chair**

Liqueurs du corps

Dépôt légal décembre 2010

Collection Accroch'Cœur

©Tous droits de reproduction, d'adaptation  
et de traduction intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

**Éditions Ex Aequo**

42 rue sainte Marguerite

51000 Châlons-en-Champagne

<http://www.editions-exaequo.fr>

Tout, dans cette histoire, est imaginaire,  
même si elle s'appuie sur des lieux et des évènements historiques  
réels.

Ce pauvre cercueil que je suis seule à contempler dans la chapelle contient un homme que j'ai connu il y a... longtemps, très longtemps.

Un message de l'hôpital de Millau... Ils avaient trouvé les coordonnées de mon magasin dans son portefeuille.

« Anne Gruberg ? Vous êtes sa famille ?

– Non, enfin pas vraiment...

– Vous venez ou bien nous pouvons nous charger de tout...

– Faites, s'il vous plaît, je... Je serai là après demain.

Gus était mort ; et on m'avait appelée, moi...

Quel âge pouvait-il bien avoir ?

Je ne savais même pas s'il était encore en vie. Je crois que je ne pensais plus à lui. Je me contentais de porter dans une partie close de ma mémoire ce lointain épisode de ma vie.

Et à quoi peut-il bien ressembler là, couché dans sa boîte ? Lorsque je suis arrivée, cet après-midi, le cercueil était fermé et la cérémonie allait commencer dans la chapelle de l'hôpital ; il faisait froid.

Se pourrait-il qu'il ait encore ce visage enfantin meurtri, inquiet, qu'il avait lorsque nos destins se sont croisés... Le même visage mince, maigre même, fin, mais avec des rides, et la peau du crâne lisse, comme autrefois.

Mort, cet homme enfoui dans mon passé devient soudain omniprésent.

La ferme ressemble, lorsqu'on arrive depuis la départementale, à toutes les autres demeures éparpillées sur la solitude du Causse ; des murs bas et épais, faits de pierres claires et inégales, comme entassées au hasard, surmontés d'une grande surface de petites pierres plates de la même couleur que les murs ; peu d'ouvertures ; un panneau récent contraste avec l'aspect vieillot de l'ensemble :

« Chambres d'hôtes - veuillez sonner la cloche »

À l'arrière de la bâtisse, une treille ombrage l'entrée de la cuisine et la terrasse. Une longue table de bois, des bancs ; en face, une grange, ou un hangar et une dépendance restaurée où se trouvent quelques chambres pour les clients.

Partout, au-dessus, un ciel d'un bleu profond où ne passe aucun souffle, mais où se profile une énorme colonne grise de nuages d'orage ; en août, cela peut éclater n'importe quand ; pour l'instant, le soleil écrase tout et fait onduler les rochers qui meublent le plateau à perte de vue.

Je me replie dans un coin de la pièce, près de la cheminée ; je voudrais être ailleurs ; la crise a surgi soudain, presque au milieu d'une phrase. Léa est comme en transes, le corps couvert d'une sueur qui emplit la pièce d'une odeur rance.

« Ça va aller... Ça va passer... Mais où est Gus ? »

Hans s'est précipité pour la soutenir.

« Gus ! Viens m'aider ! » Il a crié par dessus son épaule, vers ailleurs, comme un chien qui aboie sans raison apparente ; l'appel ricoche sur les murs de la pièce et je ne sais quelle attitude adopter. J'aide le vieil homme à étendre Léa sur le canapé.

— Ne vous inquiétez pas, ça lui arrive parfois, c'est comme de la tétanie ; mais je préfère quand même que Gus soit là quand ça se déclenche, ça l'apaise...

Gus !!! Bon sang !!!... Ce gamin me fera crever ! »

Un bruit de porte qui claque quelque part dans la maison. Je n'ai pas entendu de bruits de pas, de course précipitée, mais il est là ; je crois que je m'attendais à voir un enfant, ou un adolescent...

Gus.

« Aide moi mon garçon »

L'homme est debout près de la porte et marque un temps avant de se précipiter vers sa mère.

Un grand type aux joues creuses dévorées d'une barbe râpeuse ; deux grands yeux sombres lui mangent le visage, et m'ont dévisagée rapidement ; il s'est agenouillé et se penche délicatement vers la vieille femme ; il lui murmure longuement en écartant les mèches blanches sur son front, plaquées par la sueur. Il s'interrompt sans cesse pour essuyer nerveusement ses mains sur son pantalon de grosse toile accroché à ses hanches osseuses.

Léa s'agrippe un instant à lui, et son tricot de peau bleu sale glisse vers le haut ; j'ai le temps de voir un dos blanc grisâtre où les os dessinent des zones d'ombre. À les voir ainsi, on ne sait lequel des deux est le plus friable...

« C'est elle, Gus... Regarde-la, c'est elle. »

— Je suis là, maman, ça va aller... Calme-toi.

Tout en lui parlant à voix basse, il décroche avec douceur les doigts de sa mère vrillés sur sa peau pour finalement garder ses deux mains dans les siennes.

Je n'ai pas eu le temps ni la présence d'esprit de m'éclipser, et je ressens ma présence comme obscène dans ce moment à la fois intime et dramatique.

Je regarde Hans ; je ne comprends rien, mais il se passe quelque chose et je suis semble-t-il concernée.

Hans me fait signe et nous les laissons seuls ; dehors, la pluie a cessé ; un orage rapide nous avait soudain refoulés à l'intérieur ; seule en reste l'odeur de terre assoiffée, insatisfaite. Nous nous asseyons sous la treille autour d'une table en bois épais ; j'attends sans rien dire que ce vieil homme massif parle, m'explique ce qui se passe ; je suis là par hasard, et il semble que je sois tombée dans une drôle d'histoire.

J'ai l'impression que tous les détails de cet après-midi d'août sont aussi réels que si le temps n'était pas passé par-dessus.

Cette maison où je me suis présentée, parce qu'on me l'avait indiquée en bas, dans la vallée ; une sorte de gîte où je pourrais être hébergée en attendant que ma voiture soit réparée ; cet homme un peu âgé, ses mains sur la table ; de belles mains fines et nerveuses, qui sont en total décalage avec ce mouchoir à carreaux violets qu'il porte fréquemment de son nez à ses yeux, puis à son front, sous la visière de la casquette, puis dans la poche de la veste d'un bleu fané.

Il m'avait accueillie gentiment, on avait eu le temps d'échanger quelques phrases autour d'un verre de limonade glacée ; on avait émigré rapidement vers l'intérieur, car une averse s'était abattue brutalement à grands coups de tonnerre. Puis sa femme était arrivée, et m'avait

aussitôt enveloppée comme si elle me connaissait... Léa... Une grande femme mince que l'âge semblait ne pas avoir abîmée... Elle m'avait expliqué, alors que je m'émerveillais de ce prénom, qu'il lui venait de sa grand-mère morte en Pologne alors qu'elle était encore enfant. Et puis soudain, le naufrage ; le silence plein de ces frôlements, de ces précipitations silencieuses, mais intenses, plein de la lourdeur d'un corps qui ne s'appartient plus et qui se confie tacitement à ceux qui sont là, et qui vont veiller sur lui.

Il a rangé son mouchoir dans sa poche, et dans un long expir, il a commencé à jouer avec les jointures de ses doigts.

– C'est votre fils ?

– Celui de Léa. »

C'était pendant les années quatre-vingts... Mille neuf cent quatre-vingt-cinq, exactement...

Avignon. Le festival vécu du côté acteurs ; un mois fait d'un quotidien sans cesse renouvelé, un spectacle joué vingt fois et vingt fois modifié, remodelé, recomposé, donc générateur, au « lever de rideau », d'une angoisse à la fois savoureuse et usante.

En ce début d'août, j'avais décidé de m'éloigner quelque temps de la compagnie, et de m'offrir une remontée sur Paris seule, dans ma petite voiture, par le chemin des écoliers.

Après le littoral surchauffé, les plages écrasées de soleil et grouillantes de vacanciers, j'attaquai les premiers reliefs des Cévennes, laissant mon imagination galoper devant moi, parfois derrière, que je devais bousculer souvent pour que mes rêves prennent des allures de réalité.

Des projets se pressaient dans ma tête, me donnant envie que cet été s'achève pour s'ouvrir sur de nouvelles créations, sur de nouveaux univers faits de peau, et de souffles, et de visions éphémères, fulgurantes, que je m'efforcerais de fixer plus ou moins... En fait, au volant de ma voiture, loin des bolides qui m'avaient doublée à toute vitesse au cours de l'après-midi, j'étais ailleurs ; j'avais noyée dans une vision poétique de la vie et du mouvement ; cette vie qui m'avait déjà égratignée quelque peu ; mais là, à ce moment-là, aucune ombre ne venait obscurcir mon horizon. L'avenir était splendide, et je me sentais mille dents pour mordre dedans.

Je traversais un paysage insolite et mystérieux, fait d'un chaos indescriptible de rochers et d'arbustes poussiéreux ; quelques nuages, très hauts, jouaient avec le vent, s'étiraient, se lacéraient pour mieux se recomposer plus loin, plus tard... J'y voyais des corps qui se lovent, ou s'étreignent, puis partent en miettes...

J'étais tellement plongée dans mon univers intérieur, me laissant nourrir en même temps de ce qui m'entourait, que je n'avais pas remarqué que le moteur s'était mis à hoqueter de plus en plus souvent, jusqu'au moment où il a décidé de rendre l'âme, me laissant désemparée à quelques kilomètres de Millau.

Abandonner mon véhicule en veillant à ne rien laisser à l'intérieur... J'ai attaqué quelques lacets sur le bitume brûlant, tirant un gros sac à roulettes, mon sac à dos cisillant mes épaules, terrifiée à l'idée que des animaux pouvaient surgir d'un instant à l'autre de ces drôles de rochers. Après avoir marché pendant un temps qui m'a semblé